

# HABITANTS D'EPALINGES

## UN PERSONNAGE D'EPALINGES

Il se nomme Regamey: Louis Regamey. Mais à Epalinges, on lui dit Loyo.

Le Loyo est un de ces derniers non pas vieux mais anciens de chez nous, qui a vécu le temps où la commune avait à peu près six mille habitants de moins qu'aujourd'hui. Tout le monde se connaissait, ce qui ne veut pas dire que tout le monde se causait!

Né et élevé au Gisiaux dont il a exploité le domaine familial, il a émigré à Montheron puis fait retour à Epalinges où il fut, cela va de soi, pompier, membre de l'Abbaye et de la Société de chant. Doté d'une excellente mémoire et d'un solide accent dzoratois (l'accent vaudois a des nuances: écoutez parler ceux de La Côte, des Ormonts ou de la Vallée; ça ne sonne pas la même chose), Loyo est un passionné de chevaux. N'ayant pu être dragon vu les contraintes que cela implique, il fut recruté comme ordonnance d'officiers; ceux-ci étant montés dans ce temps-là, il s'est retrouvé en compagnie de ses chers canassons.

Loyo cède parfois à ce besoin bien vaudois d'identification. C'est-à-dire que, lorsqu'il s'agit d'un ancien d'Epalinges, le nom ne suffit pas à le situer; il précise que c'est le frère de..., le père du..., ou alors celui d'en haut, pas celui d'en bas, ou aussi le gros avec la moustache ou encore l'artilleur!

Pour achever de définir le personnage – car c'en est un – ajoutons qu'une de ses grand-mères était une Michon et l'autre une Chapuis.

Passons un moment en sa compagnie et laissons-le raconter:

«Dans le temps, c'est-à-dire dans les années 25-30, les paysans de chez nous avaient juste quelques vaches, dont une de trait. Ou alors ils possédaient un bœuf, ou un cheval, rarement deux, souvent aussi un bœuf et un cheval. Mais pour les gros travaux, on se donnait la main.

A côté de son petit domaine du Gisiaux, mon grand-père faisait des journées ici et là, aux trams aussi. Il a eu été «à la glace», comprenez qu'il a exploité la glace des marais qui se trouvaient derrière le Gisiaux et aussi plus haut, où est l'ancien terrain de sport. Je me souviens qu'il faisait des cures de térébenthine; il augmentait chaque jour la dose d'une goutte, je ne sais

plus jusqu'à combien, puis diminuait chaque jour d'une goutte. C'était, disait-il, pour purifier le sang et les reins!

Ma grand-mère, la Grande Emma, était sage-femme. Parce qu'en ce temps-là les gamins naissaient à la maison. On l'appelait de partout, de jour comme de nuit. Elle se rendait à pied chez les femmes prêtes à accoucher. Ou alors, si c'était trop loin, au Mont par exemple, on venait la chercher en char à banc. Elle

piétait à la main et le mettait dans des cuiviers, on ajoutait de l'eau et on laissait goger le tout pendant trois jours. Après, on transvasait le clair dans un ou des tonneaux et on ajoutait le sucre, pour la fermentation. Quinze jours plus tard la piquette pouvait être consommée. Certains disaient que cela valait bien du vin! C'était souvent la seule boisson qu'on pouvait s'offrir, à table comme aux champs; alors, on en faisait assez!



Heidi Viredaz-Bader, Epalinges

posait aussi des ventouses, comme c'était l'habitude. Et même des sangsues. On en avait dans le bassin de bois du Gisiaux.

Mon père, le Grand Henri, était tcha-caïon, faisant boucherie chez les particuliers. Chaque journée lui rapportait sept ou huit francs mais l'obligeait à consommer partout le même menu: le sang pour les neuf heures, la fricassée à midi et la saucisse à rôtir le soir. Les boyaux pour les saucisses coûtaient dix centimes le mètre à la triperie de Lausanne.

Chaque paysan faisait sa piquette. On descendait à Pully ou ailleurs dans le vignoble avec le char et le cheval et on rentrait avec des sacs de marc. On le dé-

A cette époque il y avait deux coulages: un au village, l'autre aux Planches. D'où qu'on vienne, on s'y rendait à pied, la boille au dos.

C'est aussi à pied qu'on allait au marché à Lausanne vendre les légumes et les œufs. Les femmes descendaient avec des poussettes d'osier ou même portaient des hottes. Le retour se faisait à pied, ou alors en tram si la recette avait été suffisante.

Les gens de Vers-chez-les-Blanc allaient à l'église par un sentier et ceux de Montblesson par un autre. Beaucoup venaient à vélo. En hiver? Ils y allaient un peu moins...

C'était des paysans d'Epalinges qui ouvraient les routes en hiver, avec les triangles de bois. Pour la

route de Berne, le gros triangle était attelé de huit chevaux: quatre de front, précédés de deux et encore de deux. Ils partaient du Soleil, montaient en Marin, descendaient aux Croisettes et regagnaient le Soleil. Non sans arrêts, vous pensez bien! Quand il le fallait, ils recommençaient l'après-midi; les arrêts aussi! Cela donnait de jolies fins de journée...

Au grand triangle de la route de Berne était fixée une sorte de pince qui s'engageait dans la gorge des voies du tram, de sorte que non seulement la route mais les rails étaient dégagés. Plus ou moins bien, c'est vrai.

A cette époque on achetait et on vendait le bétail à la foire d'Oron où on allait et d'où l'on revenait à pied, avec les bêtes. Le marché aux cochons était au Tunnel.

On voyait venir le marchand de pétrole. Il avait un char avec des casiers pour les burettes. On échangeait les vides contre les pleines. Le pétrole était pour les falots, parce que l'électricité était dans les maisons mais pas dehors ni dans les écuries.

Il y avait aussi des colporteurs qui nous offraient des lacets de souliers et autres articles de mercerie contenus dans une valise portée sur le dos.

Les petits paysans cultivaient du blé, mais pas beaucoup plus que pour leur pain. Après la ressuée, le blé était battu chez le Petit-Louis parce qu'il n'y avait pas de battoir communal. C'est le régent Louis Reymond qui réceptionnait les blés pour la Confédération, mais les sacs n'étaient pas nombreux.

Dans beaucoup de fermes il y avait un appartement réservé à une famille de Lausanne qui l'occupait pendant la belle saison, bien avant et bien après les vacances. Les Lausannois appelaient ça des séjours d'été. Aujourd'hui on a des résidences secondaires. Les séjours d'été créaient un lien entre gens des villes et gens des champs. On se rencontrait au marché. Le moment venu le Palinzard attelait son cheval ou son bœuf au char à échelles, descendait à Lausanne chercher le mobilier de l'estivant. C'était encore possible. Allez-y voir maintenant traverser Saint-François au pas du bœuf; quel concert on entendrait!»

En compagnie de Loyo, le survol d'Epalinges d'un temps révolu mais pas si éloigné que ça est chose bien savoureuse. C'était le beau temps. Du moins c'est ce qu'on dit...

Pierre Collet.